

CINQUIÈME PARTIE
LES ARMÉNIENS AU TRAVAIL

Le travail autonome auprès des Arméniens du Liban : entre la pratique d'une tradition communautaire et un concept des théories des diasporas

Aïda Boudjikianian

Introduction

La communauté arménienne du Liban est importante au Proche-Orient ; même en 2009, cela demeure vrai à maints égards. Il fut un temps –à partir des années 1960 surtout - où sa prééminence était décelable sur toute l'étendue de la diaspora arménienne ; prééminence sur les plans religieux et politique avec les sièges du Catholicossat de Cilicie, du Patriarcat arménien catholique, de l'Église évangélique arménienne, qui administraient les diocèses et les paroisses des communautés diasporiques et dont les séminaires formaient les moines et les prêtres appelés ensuite à la tâche. Prééminence aussi à cause des bureaux centraux des trois partis politiques arméniens d'où les directives partaient vers les centres disséminés dans le monde, et prééminence enfin sur le plan culturel avec ses écoles, ses troupes de théâtre, ses chœurs, ses imprimeries, ses revues, ses artistes et ses créateurs. Dans le contexte sociopolitique libanais, la communauté jouissait d'une forte visibilité grâce à une présence démographique relativement importante, qui se traduisait par une représentation proportionnelle dans les instances politiques du pays.

Ce fort degré de visibilité, bien qu'amoindri, n'a pas complètement disparu de nos jours, mais à l'époque cela rehaussait encore plus le prestige et l'influence des Arméniens libanais auprès des autres communautés de la diaspora.

Ce chapitre traite néanmoins d'une autre réalité, peu connue et peu développée, celle du travail autonome, ou de l'entrepreneuriat, bien répandus pourtant auprès des Arméniens libanais et grâce auxquels, ils accélèrent et réussissent leur intégration économique au Liban en l'espace d'une génération, après leur installation dans le pays dans les années 1920. En 1964,

14%¹ des entreprises industrielles de plus de 5 ouvriers (295/2099) appartiennent à des Arméniens. La décennie précédant la guerre de 1975 témoigne d'une grande expansion de l'économie libanaise. L'examen des données issues de divers ministères et d'associations professionnelles montre que des entrepreneurs arméniens sont à l'origine de la création de nombreuses sociétés anonymes, industrielles et commerciales. À partir de 1975, la situation est complètement renversée. Les destructions sont nombreuses ; les déplacements d'hommes et les délocalisations des usines et des fonds de commerce sont fréquents, d'abord à l'intérieur du pays, ensuite vers les pays du Golfe et vers les pays occidentaux. Dans ces pays d'émigration, les Arméniens doivent – dans l'espace de deux générations, après celle des réfugiés du début du XX^{ème} siècle – passer à travers de nouveaux processus d'intégration dans des économies aux échelles et aux structures bien plus larges et bien plus complexes. Que deviennent les Arméniens libanais dans les pays et les villes d'émigration, et en l'occurrence à Montréal ?

Se lancer dans une telle étude, c'est se trouver à la croisée de questionnements historiques et théoriques : à quels types d'entrepreneurs avons-nous affaire ici et là, et dans quelle perspective théorique devons-nous nous placer ?

Le négoce et le commerce international remontent loin dans l'histoire des Arméniens ; dès le Moyen-âge, leurs vastes réseaux marchands s'étendent des villes (et des provinces arméniennes) des Empires ottoman, russe et perse, aux pays européens et à ceux de l'Extrême-Orient. À l'époque moderne, ceux de *Djoulfa* (située au *Nakhichevan*, qui fait partie aujourd'hui de l'Azerbaïdjan), de Nouvelle *Djoulfa* (en Iran), des villes du sous-continent indien (Madras, Calcutta..) et des villes occidentales et impériales (Venise, Amsterdam, Marseille, Lviv, Moscou, St-Petersbourg, Manchester) sont spécialisés dans le commerce de la soie, des métaux précieux, de pierres précieuses, du café, des épices, du coton... Les travaux universitaires et les publications sont nombreux aujourd'hui sur l'épopée de ces négociants entrepreneurs² qui aux XVII^{ème} et XVIII^{ème} siècles se posaient en rivaux du puissant East India Company britannique, de la Compagnie française des Indes, ou de la Compagnie hollandaise, et dont le rôle dans la construction d'écoles et

¹ Recherche et dépouillement dans les bordereaux du recensement industriel de 1964. Les données globales du recensement se trouvent dans le *Recueil de Statistiques libanaises*, Ministère du Plan, Direction Centrale des Statistiques, 1967, Vol. 3. Les bordereaux par contre ont été complètement détruits durant la guerre libanaise.

² Les historiens spécialistes de l'époque voient dans les réseaux marchands arméniens le modèle à utiliser pour l'étude des négociants des XVII^{ème} et XVIII^{ème} siècles. (Voir la bibliographie additionnelle en annexe du chapitre).

d'églises dans leurs communautés respectives (et dans les terres arméniennes des Empires ottoman et russe), dans l'importation de machines à imprimer et l'impression de bibles et de traités politiques est primordial, entraînant à l'époque une circulation d'idées nouvelles et des premiers concepts de la modernité dans les milieux arméniens. Bien plus tard, au XIX^{ème} siècle, alors que pour de multiples raisons que l'on ne peut développer ici, ces célèbres réseaux marchands d'antan ont disparu, la ville de Beyrouth dont les grands travaux d'infrastructures (1858-1863, construction de la route Beyrouth-Damas, 1870, construction du système d'adduction d'eau, 1894, agrandissement et modernisation du port de Beyrouth, 1895, construction du chemin de fer Beyrouth-Damas), en affirment l'importance par rapport à son hinterland et attire entre 1890 et 1900, dans un laps de temps de dix ans, près de 80 négociants arméniens³. Bien que ces commerçants avec leurs fortunes, aient contribué par après à l'achat de vastes propriétés foncières dans le centre-ville de Beyrouth, à l'édification d'église, comme la cathédrale St-Élie de la place *Debbas*, à la construction de souks, comme le *Souk-el-Arman* (*Marché des Arméniens*, aujourd'hui disparu dans le nouveau centre-ville reconstruit), ou le *Khan Antoun bey*, ils n'ont pas eu l'heur d'avoir inspiré les chercheurs et leur histoire reste méconnue. Il est certain par contre qu'ils sont très loin d'égaliser l'envergure et la dimension épique des marchands des siècles précédents. Doit-on néanmoins remonter à ces deux traditions, ou du moins à l'une d'entre elles, pour expliquer l'émergence des entrepreneurs du XX^{ème} siècle? Peut-on retrouver un quelconque lien ?

La société libanaise est constituée de communautés socio-religieuses et les Arméniens forment l'une des ces communautés ; mais ils ont la particularité de faire également partie de la Grande Diaspora arménienne née de la dispersion des survivants du génocide de 1915. Les définitions des phénomènes diasporiques sont variées, divergentes même à certains égards ; un des rares points de convergence porte sur les fortes aptitudes économiques des populations diasporiques.

Les caractéristiques économiques constituent un corps volumineux de

³ S.H. Varjabédian, *Հայերը Լիբանանի մէջ* (en arménien pour *Les Arméniens au Liban*), Beyrouth, 1^{er} volume, Imprimerie Hamaskaïne, 1951, 2ème édition, 1982. Les noms et les données sont éparés dans l'ouvrage. Les religieux et les étudiants sont exclus de ces chiffres. Ces données sont confirmées ou reprises dans les ouvrages d'Avédis Sanjian, *The Armenian Communities In Syria Under Ottoman Dominion*, Cambridge, Harvard University Press, 1965, et de Leila Tarazi Fawaz, *Merchants and Migrants in Nineteenth-Century Beirut*, Cambridge, Harvard University Press, 1983, ainsi que dans le document en langue arabe préparé par Mohamed Amin Abd-el-Al et Abdo effendi Fadlallah Abdel-Nour, *Annuaire commercial de Syrie et du Liban*, (en arabe), Damas, 1908.

littérature⁴, et les communautés ethniques et les diasporas y sont décrites comme entrepreneuriales, galvanisées par un esprit d'initiative transmis parfois par atavisme, un réseau local et transnational et une discrimination ambiante plus ou moins latente, ces variables pouvant donner lieu à leur tour à des sous-classifications selon les types de marchés, les concentrations spatiales, les niches de spécialisation, les modes de fonctionnement et les réseaux mis en place...

Devrait-on dès lors se référer plutôt à ces théories pour comprendre les modalités de l'émergence de l'entrepreneuriat auprès des Arméniens libanais?

Ce chapitre est basé sur deux séries de données : des recherches menées antérieurement au Liban et plus récemment à Montréal (Canada), auprès d'un échantillon d'émigrants libanais d'origine arménienne. Il permet d'apporter des éléments de réponse aux questions soulevées ci-dessus. Le commerce, l'industrie et les professions libérales sont étudiés, l'accent étant mis essentiellement sur le travail autonome dans les secteurs commercial et industriel, les professions libérales étant de par leur nature exclues de la réflexion.

L'évocation dans un même paragraphe, des réseaux marchands arméniens des XVII^{ème} et XVIII^{ème} siècles d'une part et des caractéristiques économiques des populations diasporiques contemporaines d'autre part, requiert une mise au point terminologique.

Dans les années 1970 et 1980, les auteurs étudiant le commerce international des XVII^{ème} et XVIII^{ème} siècles mettent au point le concept des "diasporas marchandes" (*Trade Diaspora*), pour définir les groupes de marchands installés dans des pays et des contrées éloignés de leurs terres d'origine, prospérant de leur négoce international, mais ne jouant aucun rôle politique dans les affaires intérieures de leurs pays d'accueil⁵. Le groupe spécifique utilisé pour mettre au point le concept fut justement les Arméniens de la Nouvelle *Djoulfa*. Or dans le contexte de l'analyse faite dans ce chapitre, il faut préciser trois choses : d'abord il semble que dans la littérature, l'expression de diaspora marchande est de plus en plus délaissée pour celui de réseau marchand (*Trade Network*) ; le groupe social ayant servi de référence pour mettre au point la définition et le modèle, à savoir les Arméniens de

⁴ En voir la revue dans Aïda Boudjikian, *L'insertion résidentielle et économique des Arméniens de Montréal : comportements d'une communauté culturelle ou d'une communauté diasporique ?* Thèse de PhD en Géographie, Université de Montréal, 2003, (247 pages), et 52 pages d'annexes. (Voir aussi la bibliographie additionnelle en annexe du chapitre).

⁵ Les oeuvres d'Ina Baghdiantz Mc Cabe, de Sebouh Aslanian et d'Edmund Herzig (voir la bibliographie en annexe) constituent des lectures nécessaires pour ce point précis.

Nouvelle *Djoulf*a, ont joué bel et bien un rôle capital dans l'édification de l'État Séfévide, et donc la définition de "diaspora marchande" perd de sa force et de sa pertinence. Ensuite le commerce international de l'époque et les conditions économiques l'accompagnant, diffèrent par bien des aspects de la réalité ou des réalités hétéroclites que le terme de diaspora couvre dans les sociétés contemporaines.

Dans ce chapitre le terme de diaspora doit être compris dans son acception contemporaine

L'entrepreneuriat arménien au Liban de 1920 à 1980

Les conditions à l'arrivée

La présence massive des Arméniens au Liban remonte aux années 1920⁶ ; les survivants du génocide, réfugiés et orphelins, par milliers, échouent au Liban. Ils arrivent à une époque où le Liban est sous mandat français et où l'économie -l'industrie surtout- se trouve dans sa phase naissante. Dans les années vingt, Beyrouth est encore une petite ville.

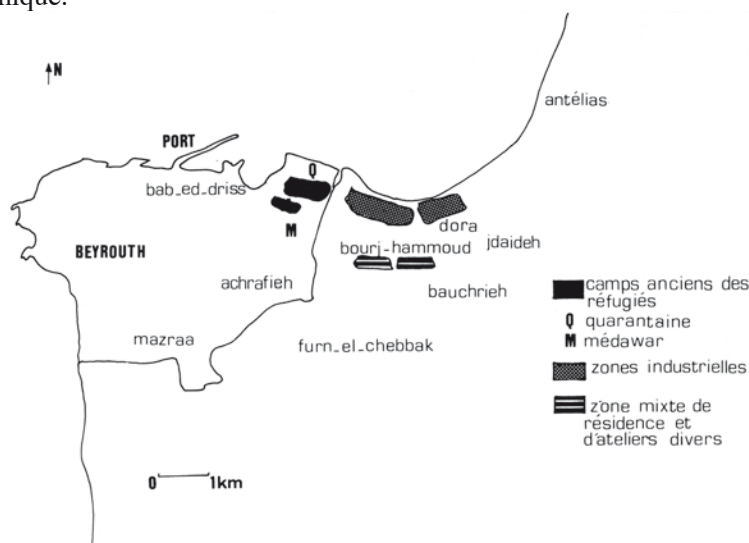
Elle est cantonnée à l'intérieur de ses limites municipales et les réfugiés sont installés dans des camps aux lieux dits la Quarantaine et *Médawar* aux confins septentrionaux de la municipalité de Beyrouth. Au-delà se trouvent les banlieues de *Bourj-Hammoud*, de *Dora*, *Chatiq Bahri*, régions en friche, décrétées zones industrielles par les autorités françaises mandataires. (Voir carte p. 300). Les usines qui se construisent dans ces zones, recrutent tout naturellement dans cette masse de réfugiés installés à proximité, qui ne demandent qu'à travailler, même à des salaires inférieurs à la moyenne d'alors⁷. Les grands travaux d'infrastructure et de construction urbaines

⁶ Dès la chute du Royaume de Cilicie au XIV^{ème} siècle, des Arméniens catholiques se réfugient dans la montagne libanaise et forment de petites communautés. Les massacres de 1894-1896 à l'époque hamidienne et ceux de 1909 à Adana provoquent déjà l'arrivée de réfugiés au Liban. Voir Aïda Boudjikianian, "L'Espace libanais au regard des migrations arméniennes", in *Hannon, Revue libanaise de Géographie*, vol XVII, 1982-1984, pp. 23-44.

⁷ Aïda Boudjikianian, *ibid.*, 1982 et "Les Arméniens de l'agglomération de Beyrouth : étude humaine et économique", mémoire de Maîtrise de Géographie paru dans deux numéros de *HASSK, Revue d'arménologie*, Catholicossat de Cilicie, 1981-1982 pp. 401-440 et 1983-1984, pp. 384-419. Thierry Kochuyt, "À la recherche d'une place, l'insertion économique des Arméniens au Liban", pp. 235-251, in Raymond Kévorkian, Lévon Nordigian, Vahé Tachjian (éds.), *Les Arméniens, la quête d'un refuge, 1917-1939*, Paris, Réunion des musées nationaux, 2007.

entrepris par le pouvoir mandataire au centre de Beyrouth⁸, est l'autre filière procurant des emplois aux réfugiés.

À ce sous-prolétariat vivant majoritairement dans les camps, s'ajoutent d'autres segments de population dans la masse des déportés - les artisans et les orphelins- dont l'existence se révèle capitale pour la future intégration économique.



Carte Localisation des camps de réfugiés arméniens et des zones industrielles⁹.
(Cartographie : Aïda Boudjikianian)

Certains métiers artisanaux avaient rendu célèbres les Arméniens de l'Empire ottoman : la bijouterie, l'orfèvrerie, la menuiserie, la métallurgie ou plus précisément le travail des métaux, la couture, le tissage, la maçonnerie, etc. Les maîtres-artisans ayant survécu aux massacres et aux déportations et qui avaient pu reprendre leurs métiers, ont transmis leurs expertises aux jeunes placés auprès d'eux en apprentissage. C'est par cet apprentissage que

⁸ Par exemple percée et construction des grandes avenues (Foch, Weygand, Allenby...) et de la Place de l'Étoile. Il semble d'ailleurs que l'apport arménien ne fut pas seulement celui des réfugiés travaillant sur les chantiers, puisque l'architecture (design) du Parlement libanais (1930) est dûe à un architecte arménien, Mardiros Altounian, un diplômé de l'École des Beaux-Arts de Paris. Voir Robert Saliba, "1840-1940: Genesis of modern architecture in Beirut", pp. 23-34 in Jamal Abed (ed.), *Architecture re-introduced: New projects in societies in change*, Geneva, the Agha Khan Award for Architecture, 2004.

⁹ Cette carte est reproduite d'une publication d'Aïda Boudjikianian, "Industrie et Mutations socio-économiques d'une communauté : l'exemple arménien au Liban", pp. 315-345, in André Bourgey (éd.), *Industrialisation et changements dans l'Orient arabe*, CERMOC, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 1982.

la bijouterie par exemple –avec toutes ses sous-divisions – s’est développée auprès de la première génération diasporique au Liban, menant plus tard à la création et à la multiplication d’ateliers et d’usines. Les orphelinats créés par les missionnaires allemands, danois, britanniques, américains, opérant dans l’Empire ottoman à la fin du XIX^{ème} siècle, avaient déjà commencé à développer l’apprentissage des métiers artisanaux aux orphelins des massacres de 1895 et de 1909. La même initiation se poursuit et se répand dans ces orphelinats transférés au Liban après les années 1920, où des milliers d’orphelins apprennent la menuiserie, la mécanique, le travail des métaux ou la ferronnerie, la cordonnerie, le tissage des tapis, la broderie, la confection, etc.

Ce sont ces artisans et ces orphelins qui sont à l’origine de l’expansion du travail autonome au Liban.

Les premiers travailleurs autonomes

Le recensement industriel libanais de 1964 permet d’identifier les secteurs manufacturiers dans lesquels le travail autonome arménien a percé. Deux branches d’activités dominent : l’industrie de la chaussure et la confection, issues du développement de l’artisanat traditionnel. Cent quinze ateliers de production sur les 260 localisés à Beyrouth et dans sa banlieue de *Bourj-Hammoud*, soit plus du tiers des établissements, sont de petits ateliers de chaussures et de confection. Quel que soit le secteur d’activités, la norme est constituée par de petits ateliers de production appartenant à un petit patronat, et employant en moyenne de sept à dix ouvriers. À l’époque, les grands chefs d’entreprises sont très limités en nombre et sont connus sur la place publique, comme entre autres, l’industriel Ohannès Kassardjian qui crée les fonderies Kassardjian, employant à son apogée plus de 675 ouvriers et dont la première usine est construite dès 1939, et les usines textiles Abroyan (aujourd’hui closes), dont la première est fondée dès 1920 par M. Abro Abroyan, ou encore quelques négociants, étudiés plus loin.

Les industries de la chaussure et la confection sont différemment structurées. L’industrie de la chaussure a un double mode de fonctionnement : le chef de l’atelier en est en même temps le propriétaire ; il vend sa production au détaillant ou au grossiste, soit directement soit par l’entremise d’un intermédiaire, eux-mêmes d’origine arménienne. Ou alors, le chef de l’atelier se double d’un commerçant, qui assure l’écoulement de sa production sans intermédiaire, dans son propre fond de commerce. Ces modes de fonctionnement assurent par effet d’entraînement la formation d’autres classes de travailleurs autonomes. Des témoins de l’époque assurent que la moitié de

la population de *Bourj-Hammoud* vit des retombées de l'industrie de la chaussure : commerce du cuir, des clous, de la colle, et vente du produit fini dans les pays arabes, en Europe (Italie et Suède) et en Afrique¹⁰.

Il est important de noter pour la suite de l'analyse, que le mode de production et de commercialisation est pré-capitaliste¹¹, que l'on a affaire à une niche de spécialisation et que *Bourj-Hammoud* correspond à une enclave économique ethnique où les fonctions résidentielle et économique sont imbriquées.

La confection occupe 47 ateliers (avec 1128 salariés), soit 50% des établissements de confection de Beyrouth et de ses banlieues. Nous avons là aussi généralement affaire à de petites entreprises, et donc à de petits chefs d'ateliers, bien que dans ce secteur la production soit plus mécanisée, et que quelques grandes usines se détachent du lot. Les usines Abroyan, (qui sont plus exactement dans la production de bonneterie), déjà signalées, mais aussi d'autres, employant plus de 50 ouvriers et situées dans la Zone Franche du port de Beyrouth, leurs activités étant exclusivement tournées vers l'exportation dans les pays arabes. La gamme de leurs produits est large et va de la fabrication d'uniformes militaires à des articles plus ou moins élaborés.

Dans les petites entreprises en revanche, l'organisation du travail est familiale et traditionnelle : l'association de parents et de frères est fréquente. Ces petits patrons sont souvent d'anciens ouvriers qui se lancent dans le travail autonome en se plaçant dans le créneau de sous-traitance pour de plus grandes compagnies.

La bijouterie¹² est transmise par un système d'apprentissage auprès de maîtres-bijoutiers. Le système de fonctionnement rappelle celui des ateliers de

¹⁰ Aïda Boudjikianian, *ibid*, 1981-1982 et 1983-1984.

¹¹ Ce mode de production pré-capitaliste permet deux autres remarques : il ne donne pas lieu à la formation d'un noyau permanent de classe ouvrière bien que le syndicat des ouvriers de la chaussure ait été l'un des premiers à voir le jour et qu'il ait été longtemps dominé par les Arméniens. On commence par être ouvrier-artisan, mais on peut devenir négociant et travailleur autonome. L'argent capital est une denrée rare. Voir J. Couland, *Le mouvement syndical au Liban 1919-1946*, Paris, Éd. Sociales, 1970.

¹² Il semble qu'avant la révolution nassérienne de 1952, les bijoutiers arméniens étaient nombreux en Égypte, et leur habileté était très appréciée. Après 1952, Arméniens (et artisans bijoutiers italiens) quittent le pays et parmi eux, quelques uns viennent s'installer au Liban. Nous avons des témoignages de bijoutiers arméniens libanais aujourd'hui installés en Californie, qui racontent que ces bijoutiers (dont des Italiens réinstallés au Liban) ont été leurs maîtres à l'époque, et les ont aussi initiés au métier. Un "retour au Liban" a lieu auprès d'autres segments de la population libanaise. Voir André Bourgey, "L'évolution du centre de Beyrouth de 1960 à 1977" pp. 244-278 in Dominique Chevallier (éd.), *L'espace social de la ville arabe*, Paris, Maisonneuve et Larose, 1979.

chaussures. Le travailleur autonome est propriétaire d'un atelier de production (où le travail est divisé, et où telle ou telle sous-spécialité est transmise aux jeunes apprentis/ouvriers ¹³) et vend sa marchandise aux bijoutiers-commerçants, ou bien le chef d'atelier se double d'un commerçant, qui est souvent un membre de la famille, responsable du fond de commerce situé au centre-ville ou à *Hamra*. À ce secteur, il faut ajouter le commerce des pierres précieuses, et l'horlogerie ; dans celui des pierres précieuses, de nombreux Arméniens établissent des liens entre les pays producteurs (Afrique du Sud, pays asiatiques) et les capitales qui traitent ou taillent ces pierres, comme Amsterdam, Anvers et Bruxelles. Les membres d'une même famille s'installent à l'amont et à l'aval de la chaîne et élargissent leurs marchés à l'échelle internationale, mode de fonctionnement qui rappelle quelque peu celui des marchands des XVII^{ème} et XVIII^{ème} siècles. On verra plus loin que cela n'est pas l'unique ressemblance.

Dans le secteur commercial, les données officielles existantes ¹⁴ se rapportent aux commerçants qui travaillent avec les marchés extérieurs ; ce sont des commerçants dont les entreprises ont relativement une faible capitalisation (seuls 15/438 ont un capital dépassant 1 million de livres libanaises de l'époque) et parmi les plus grands, on trouve des importateurs et des agences de distribution dans tous les secteurs économiques : l'automobile avec l'agence des voitures "Opel" (Tuffy Trading pour Tuffenkjian), les appareils électroménagers (les familles Tutundjian et Malikian ayant les marques "Dual", "Philco", "Ignis", "Point Bleu", "JVC"...), les articles photographiques (Nerces Nercessian avec l'agence "Kodak"), les cigarettes ("Marlboro" à Souren Khanamirian et "Kent" à André Tabourian), aux matériaux de construction ("Verrerie St-Gobain", à A. Beylerian), aux produits alimentaires. Les exemples peuvent se poursuivre. Dans le commerce de détail, des branches spécifiques ont une forte présence arménienne : on l'a vu pour la bijouterie, s'y ajoutent le commerce du tapis, les bureaux de change, les photographes, etc.

¹³ Le secteur de la bijouterie comprend deux syndicats: celui des ouvriers en bijouterie, et celui des bijoutiers commerçants qui regroupe uniquement ceux dont les fonds de commerce sont localisés dans le souk des bijoutiers, et dont 35% (34/97) sont d'origine arménienne. Les responsables de ces syndicats pensaient néanmoins que le pourcentage des Arméniens devait être plus grand dans les deux cas, d'une part parce que l'inscription syndicale n'était pas obligatoire, et donc selon toute vraisemblance le pourcentage des Arméniens était sous-estimé et d'autre part, parce que la présence des fonds de commerce dans d'autres quartiers (*Hamra*, *Bab-ed-Driss*) était élevée.

¹⁴ À l'époque il n'y avait pas de recensement commercial. Seuls les commerçants exportateurs et importateurs devaient s'inscrire à la Chambre de Commerce et de l'Industrie, en vertu d'une loi votée en 1967, donc toute récente, pour pouvoir obtenir des certificats d'origine sur toutes les marchandises dont ils faisaient le commerce.

Ce qu'il faut retenir de cet exposé, c'est que jusqu'aux années 60 ces travailleurs autonomes, qu'ils soient généralement de petits patrons, exceptionnellement de grands industriels, ou encore des négociants établis sur le marché de Beyrouth, ne sont pas issus d'une bourgeoisie capitaliste, mais du petit artisanat. C'est le cas même des grands industriels comme le fondateur des fonderies Kassardjian. Des artisans qui maîtres de leurs métiers, percent par la force de leur travail et le hasard d'un petit investissement réussi. Ils arrivent à sortir des rangs, mettant à profit les opportunités fournies par la seconde guerre mondiale, durant laquelle les marchés locaux et régionaux sont avides de la production locale, à cause de la perturbation des échanges commerciaux internationaux. Les profits faits alors sont réinvestis dans d'autres secteurs de l'économie et servent à diversifier les compétences et les profils des travailleurs autonomes arméniens.

Les travailleurs autonomes de la première vague sont des "artisans-industriels", différents de ceux de la génération suivante.

Les "entrepreneurs-financiers" de la deuxième génération

De l'avis des entrepreneurs interrogés durant les années 1970, la décennie est favorable à plusieurs égards : les créations d'entreprises se multiplient et/ou celles déjà existantes, s'agrandissent. De "l'argent frais" est investi et l'arrivée d'Arméniens de Syrie, (et de quelques autres pays arabes¹⁵), des Alépins surtout, qui apportent soit leur expertise dans les secteurs déjà cités (bijouterie, confection), soit leurs capitaux, accélère encore plus le mouvement. Le cumul de ces deux phénomènes, c'est-à-dire d'une part l'attraction de nouveaux capitaux vers une économie en expansion et d'autre part l'arrivée d'Alépins entreprenants, crée un nouveau type de travailleurs autonomes, celui des "des entrepreneurs financiers" de la deuxième vague, le "financier-commerçant" ou le "financier-industriel". Les données chiffrées de l'époque sont éloquentes : celles qui sont disponibles se rapportent à l'industrie. Le Ministère de l'Industrie et du Pétrole établit en 1969 la liste¹⁶ des entreprises et des sociétés industrielles libanaises dont le capital dépasse les 100 000 L.L. de l'époque : 13% des unités appartiennent à des Arméniens. En 1975, l'Association des Industriels de la Chambre d'Industrie et du

¹⁵ La décennie 1950-1960 est marquée par des bouleversements violents en Égypte, en Irak et en Syrie et dès 1960, les immigrations arméniennes au Liban sont évaluées pour 50% de provenance syrienne, 20% irakienne, 20% jordanienne et 10% égyptienne. Dolly Lamothe, *Rôle actuel de l'émigration dans la vie du Liban: Recherches de Géographie humaine et économique; contribution à l'étude des mouvements migratoires*, Thèse de 3ème cycle de Géographie, Université Paris VIII, 1975, p. 69.

¹⁶ La liste rédigée en arabe comprend le nom ou la raison sociale de l'entreprise, l'adresse, le nom du propriétaire et du PDG et le type d'activités ou les produits fabriqués.

Commerce compte 646 membres inscrits soit à titre individuel soit sous la raison sociale de sociétés anonymes, auquel cas le nom du PDG est souvent signalé ; sur ces 646, 72 industriels (ou sociétés) sont arméniens, soit 11% du total. Quatre années plus tard, en 1979, sur les 644 entreprises enregistrées à l'Association des Industriels, 82 appartiennent à des Arméniens, soit 12,7%. La tendance ne faiblit donc pas. Quelques caractéristiques sont à signaler :

- l'enclave économique de *Bourj-Hammoud* se renforce et s'étend vers *Dora*, *Bauchrieh*, *Sin-el-Fil*, *Zalka*¹⁷ et *Dbayé*.

Même si le tandem confection/chaussures est encore prédominant, d'autres branches s'ajoutent, comme les plastiques et les matériaux de construction, etc.

- Les entreprises arméniennes commencent à sortir de leurs niches ethniques. "Le financier industriel" allie facilement son capital à celui d'autres industriels, qu'ils soient arméniens ou non-arméniens. En outre le groupe des entrepreneurs de la deuxième génération est formé de gros capitalistes qui étendent leurs affaires, investissent dans plusieurs branches d'activités, se font élire même au parlement libanais¹⁸.

Les financiers-commerçants venant du secteur des banques, de la représentation de firmes étrangères ou des assurances investissent dans de grandes sociétés industrielles. Des fortunes d'origines diverses (professions libérales, immobilier..) se réinvestissent dans des secteurs rentables de l'économie : tourisme, fabrication de matériel électrique... À la fin des années 1960, selon nos recherches antérieures, de très grandes fortunes arméniennes sont déjà créées au Liban.

La signification de cette évolution du travail autonome est donnée plus loin.

Après les années 80, la destruction à grande échelle des structures industrielles et commerciales du pays, l'intensification et la durée des épisodes de lutte armée du conflit libanais et donc la paralysie des activités économiques et sociales amplifient les flux d'émigration du pays. Cette étude privilégie l'étude des courants migratoires des Arméniens libanais vers le Canada et la ville de Montréal en particulier.

¹⁷ *Zalka* profite énormément de la délocalisation de fonds de commerce arméniens du centre-ville et de Beyrouth-Ouest durant les années de guerre et le développement commercial de *Zalka* s'est maintenu depuis.

¹⁸ Nous n'entrons pas ici dans les détails du processus du choix des candidats par les partis politiques à la députation.

Les Arméniens libanais à Montréal

Le Canada, et plus spécifiquement la province du Québec attirent les émigrants libanais, quelles que soient leurs origines ethniques ; pour l'ensemble des communautés libanaises, les départs vers le Québec commencent¹⁹ assez tôt après 1975, mais s'intensifient durant la décennie 1985-1995, et les flux migratoires des Arméniens reflètent des schémas similaires.

Les études universitaires et officielles sur les populations immigrées et sur les mouvements migratoires sont nombreuses au Québec ; les sociétés québécoise et canadienne étant des sociétés d'immigration, cette tradition, encouragée, planifiée, légiférée même, continue. Les statistiques sur les flux migratoires sont disponibles dans les recensements quinquennaux de population, dans des documents fournis par divers ministères et cette profusion de données encourage universitaires et chercheurs à multiplier les thèses et les études de toutes sortes. Pour le sujet précis traité dans ce chapitre, il faut néanmoins apporter quelques brèves précisions préliminaires.

L'immigration des Arméniens libanais

Jusqu'aux années 1960, les lois d'immigration canadiennes sont restrictives et excluent non seulement l'entrée de réfugiés, mais aussi de certaines catégories ethniques ; les Arméniens classés dans la catégorie "asiatique" sont jugés inassimilables, et par conséquent indésirables. Ce n'est qu'après la seconde guerre mondiale que les lois d'immigration commencent à autoriser l'arrivée de réfugiés et éliminent progressivement la classification ethnique des immigrants au profit d'une catégorisation basée sur des variables socio-économiques²⁰. En 1952, les Arméniens sont reclassés dans la catégorie des Grecs ou d'Européens du Centre et de l'Est, grâce au travail de sensibilisation mené à Ottawa par le Congrès Arménien Canadien et les premiers immigrants arméniens originaires de Grèce –suivis par un courant originaire d'Istanbul et puis d'Égypte et de la Syrie- arrivent à Montréal au milieu des années 1950.

La communauté arménienne montréalaise se forme véritablement durant les trente années s'étalant de 1960 à 1990 et se dote d'institutions et

¹⁹ Une émigration arménienne vers le Canada, précédant la guerre de 1975 a existé mais les courants (relativement) massifs datent des années de guerre de 1975.

²⁰ Pour de plus amples détails sur les circonstances des changements de la catégorisation des immigrants arméniens, voir Isabel Kaprielian Churchill, *Like Our Mountains, A History of Armenians in Canada* Montreal and Kingston, McGill-Queen's University Press, 2005, et Aida Boudjikianian, *ibid.*, 2003.

d'associations à partir des années 1970. À partir de 1980, le Liban vient en tête des pays pourvoyeurs d'immigrants arméniens à Montréal. Ces chiffres prouvent globalement que la communauté est formée d'immigrants de première génération : le recensement de population de 1996 révèle que 30% de la communauté est considérée native du Québec, et même si ce pourcentage a cru depuis²¹, la population en âge de travailler est formée essentiellement d'immigrants de la première génération. C'est une indication importante pour la comparaison des comportements économiques avec la première génération des réfugiés installée au Liban dans les années 1920.

Les données générales de l'enquête

- Le questionnaire

L'enquête a été menée en 2000 auprès de 100 familles arméniennes montréalaises²². Le questionnaire comprenait 33 questions dont 14 étaient consacrées à l'insertion économique ; 6 d'entre elles se rapportaient au travail autonome, certaines comprenant des sous-questions²³.

Les questions demandaient des détails sur la formation professionnelle de l'enquêté, les lieux d'études, l'historique des emplois depuis l'immigration à Montréal (remontant jusqu'à 3 emplois, précédant l'emploi actuel), l'emploi dans le pays d'origine, l'emploi du père, les modes d'obtention des emplois à Montréal, le secteur d'activités en cas de travail autonome, la date de création de l'entreprise, sa location, les raisons de cette localisation, les modes de financement, l'origine ethnique de la main d'œuvre, de la clientèle et des fournisseurs, les raisons de la création de l'entreprise.

- Le profil des immigrants arméniens libanais

Parmi les cent chefs de ménage enquêtés, 31% étaient natifs du Liban, suivis de 24% de natifs d'Égypte, 18% de Syrie, 7% d'Istanbul, etc.²⁴ Près de la moitié des 31 immigrants du Liban, soit 14 (45%) arrivent entre les années 1981-1990, 11 (soit 35%) entre les années 1971-1980, et 6 entre les années

²¹ Le recensement 2001 donne les précisions suivantes : 33,6% de la communauté est native du Québec et 65,2% est formée d'immigrés (Statistique Canada, Recensement de 2001, compilation spéciale du Ministère de l'Immigration et des Communautés Culturelles, MICC).

²² Nous n'entrons pas ici dans les détails techniques de l'échantillonnage aléatoire représentatif des familles qui sont longuement expliqués dans Aïda Boudjikianian, *ibid.*, 2003.

²³ Voir en annexe du chapitre, la partie du questionnaire se rapportant à l'insertion économique.

²⁴ Voir tableau 1 en annexe.

1960 et 1970 ; ces dates d'arrivée à Montréal montrent que c'est la guerre du Liban de 1975-1990 qui est la cause directe de l'émigration d'une grande majorité des Arméniens. Dans les années 1980 les Services d'Immigration Québécois avaient d'ailleurs créé un programme d'accueil particulier destiné aux immigrants libanais.

Même si cette cohorte d'émigrants arméniens fuit la guerre, elle est formée en grande majorité de jeunes ménages et de jeunes célibataires. Les moyennes d'âge varient entre 28 et 32 ans. Le niveau d'éducation ne présente pas de grandes particularités : les 2/3 des immigrants ont une éducation secondaire ou universitaire et le reste se partage entre formation technique ou éducation primaire²⁵.

L'insertion économique des Arméniens de Montréal

Une des réalités que l'enquête a mise à jour est l'importance du travail autonome qui s'est avéré être le véritable moteur de l'insertion économique des Arméniens : 41/98 des chefs de ménage enquêtés sont des travailleurs autonomes²⁶, le reste étant partagé entre plusieurs secteurs et branches économiques. L'historique des emplois successifs révèle que seuls deux chefs de ménage ont recours au travail autonome dès le début de leur insertion économique ; autrement dit au fil des emplois salariés successifs, l'appel de l'entrepreneuriat est très fort, puisqu'on abandonne ces emplois pour un travail indépendant. Cette sortie vers le travail autonome se fait rapidement : en moins d'une décennie après l'arrivée, un petit patronat est déjà créé.

Dans ce très bref aperçu général, où se situent les entrepreneurs immigrant du Liban?

- Les caractéristiques des travailleurs autonomes d'origine libanaise.

Sur les 41 travailleurs autonomes enquêtés, 22 sont originaires du Liban, soit 54% (53,65%)²⁷ du total. Le pourcentage est significatif et surprenant à première vue ; l'analyse de quelques variables permet de mettre à jour leur profil et leur histoire.

²⁵ N'ayant pas de détails sur les niveaux d'éducation des travailleurs autonomes au Liban, on ne peut faire de comparaisons.

²⁶ Voir en annexe le tableau 2 qui détaille la distribution des emplois actuels par secteur d'activités pour la totalité de la population enquêtée.

²⁷ L'analyse est fondée sur de petits chiffres mais leur représentativité est certaine et ils indiquent clairement les comportements économiques en cours dans l'insertion économique. L'ouvrage de Denise Helly et Alberte le Doyen, *Immigrés et création d'entreprises*, Montréal, I.Q.R.C. 1994, démontre la pertinence de notre propos et de l'exemple des Arméniens puisque sur 203 travailleurs autonomes enquêtés dans cet ouvrage, 29 sont d'origine arménienne.

- Les secteurs d'activités

Les entreprises créées par les Arméniens ont des activités variées qui peuvent être regroupées en cinq secteurs.

Tableau 1 Les branches d'activités des entreprises arméniennes

Branches d'activités	Secteurs d'activités	Fréquences	%*
Services	Automobiles (2) et autres services	4	18
Artisanat	Artisanat traditionnel arménien	10	45
Commerce	Varié	4	18
Secteur moderne de l'économie	Finances/informatique	3	14
Professions libérales	Dentisterie	1	5
Total		22	100

* Les pourcentages sont arrondis

Le secteur de l'artisanat traditionnel arménien garnit la plus forte proportion, et la bijouterie – comme il se doit- vient en tête (4 entreprises entre ateliers de production et commercialisation) suivie de la confection (2 entreprises), de l'horlogerie (vente et réparation), d'une cordonnerie (réparation), d'une boulangerie, et d'un laboratoire de photographie. Celui des services comprend dans la branche de l'automobile un propriétaire/gestionnaire d'autobus scolaires et un carrossier, et puis un réparateur indépendant d'appareils frigorifiques et un installateur d'alarmes. Le commerce regroupe des entreprises assez larges en dimensions et en capitalisation, avec un fond de commerce (tabagerie et parfumerie/articles de cadeaux) dans l'un des artères les plus achalandés du centre-ville de Montréal, un grossiste en papier d'imprimante, un autre en vente de voitures usagées et une entreprise de vente en gros d'outils industriels. Le secteur moderne de l'économie inclut une entreprise en informatique, un financier travaillant à son compte dans une institution bancaire, et un dentiste qui clôt le secteur des professions libérales.

Comme pour l'ensemble de l'échantillon, là aussi la durée moyenne de la création de ces entreprises est de dix ans, mais durant ces dix ans, les enquêtés passent par plusieurs emplois salariés, d'un minimum de 2 emplois à un maximum de 8. Ceux-ci peuvent correspondre à leurs formations/expertises comme par exemple la bijouterie, la carrosserie et la mécanique de l'automobile, la restauration, le travail dans une usine de production de

chaussures, la vente²⁸, ou dépendre des aléas du marché du travail. Le parcours néanmoins n'est pas linéaire et peut même englober des sorties vers le travail autonome et des retours vers le travail salarié, autrement dit il n'est pas forcément à sens unique.

De plus le travail autonome pré-migratoire ne se reproduit pas à Montréal. Seuls²⁹ deux répondants reprennent le même type de fond de commerce à l'amont (Beyrouth) et à l'aval (Montréal) du parcours migratoire. Ce qu'il faut retenir ici, c'est que le recours au travail autonome est relativement rapide et correspond à un comportement et un réflexe presque immédiats.

Les raisons de la création du travail indépendant sont soit de nature conjoncturelle, c'est à dire de nature plutôt économique, soit de nature personnelle : les réponses les plus fréquentes à la question font allusion à une "préférence personnelle et à de meilleurs revenus", les autres raisons invoquant "le chômage et la discrimination" et donc la nécessité de la "sécurité de l'emploi" et de la promotion. D'autres enfin rappellent la "tradition familiale".

Plus de la moitié de ces petites entreprises sont créées grâce à un financement personnel. Une demande de financement/prêt bancaire et/ou une association de capitaux de parents dans la création de l'entreprise sont très rares. Deux cas en fait sur les 22. Par contre l'embauche éventuelle de parents est fréquente – surtout quand l'entreprise est familiale- la parenté pouvant aller des membres immédiats d'une même famille aux membres plus éloignés de filiation par alliance, ou à des connaissances communautaires. Ce réseautage entre parents ou entre Arméniens est manifeste dans deux phénomènes en particulier :

- dans la recherche d'un premier emploi au tout début de l'insertion économique,
- dans les deux niches de la bijouterie et du secteur de l'automobile.

²⁸ La vente (salesman ou salesperson) est un premier emploi auquel l'immigrant arménien a très souvent recours au début de son insertion économique. Sa connaissance des deux langues officielles du Québec (le français et l'anglais) le prédispose sans doute, de même que l'absence de la nécessité d'un capital initial. Il devient vendeur dans les grandes surfaces, dans les entreprises tenues par des parents, dans des marchés aux puces etc.. Et la plupart d'entre eux changent radicalement de secteurs d'activités par rapport à celles pratiquées avant la migration.

²⁹ Il serait intéressant néanmoins de mener à l'avenir une enquête ciblant uniquement les entrepreneurs (d'origine libanaise et autre) ayant soit repris la spécialisation/métier de leurs pères dans les entreprises créées à Montréal, soit leurs propres activités pré-migratoires. Notre enquête de 2000 en a saisi deux, mais l'observation de la communauté a révélé qu'il y en avait quelques autres, et l'examen approfondi qualitatif de leurs parcours pourrait révéler des comportements intéressants.

Sans entrer dans trop de détails, il faut préciser que pour la moitié des cent chefs de ménage enquêtés, le premier emploi est trouvé grâce à un réseautage arménien : ce réseau est formé par un "ami arménien", un "parent", un "réseau communautaire", comprendre dans ce cas, le prêtre dans la plupart des cas. Tout se passe comme si à l'arrivée de l'immigrant, il y avait une mobilisation des ressources individuelles, familiales et communautaires pour pouvoir le caser dans un emploi. Or l'enquête a aussi révélé que cette intercession parentale ou communautaire est la plus efficace dans les secteurs économiques relevant des niches économiques de spécialisation.

De Beyrouth à Montréal ...

Répetons encore une fois qu'il ne s'agit pas de faire ici des comparaisons entre les travailleurs autonomes arméniens des deux villes, mais de mener plutôt une réflexion sur les résultats de deux séries d'enquêtes et de recherches qui ont mis à jour un comportement économique intéressant : dans les deux situations beyrouthine et montréalaise, on peut déceler des coïncidences qui sont surtout visibles dans la phase initiale de la création des entreprises autonomes ; visibles dans la rapidité du recours au travail autonome (bien que le parcours des emplois salariés au travail autonome soit plus rapide à Montréal, mais le réflexe est le même), dans la naturelle émergence de la bijouterie et d'autres métiers traditionnels à Beyrouth et à Montréal, dans la domination des petites entreprises³⁰ familiales et l'embauche de parents ou de co-ethniques, dans les structures et les modes de production pré-capitalistes. Il faut néanmoins apporter des nuances à la réflexion : par exemple les travailleurs autonomes rencontrés à Montréal ne l'ont pas nécessairement été à Beyrouth autrement dit l'expertise ou la compétence se transmettent mais pas toujours au sein d'une même famille.

L'enclave économique de Bourdj-Hammoud et les niches à l'amont et à l'aval de l'espace migratoire.

- Une brève revue des théories économiques diasporiques

Pour développer l'analyse de la problématique posée dans ce chapitre, il est nécessaire de se référer brièvement aux théories économiques correspondantes. Bien que la littérature consacrée aux diasporas se soit développée des deux côtés de l'Atlantique depuis les années 1990, et que de

³⁰ Il y a quelques grandes entreprises arméniennes à Montréal dans le secteur de la confection, de la métallurgie, de l'import-export, de l'automobile, de l'alimentation qui n'ont pas été saisies par l'enquête, mais cela n'altère en rien les résultats obtenus.

nombreuses définitions ³¹ soulignent l'importance du critère de l'entrepreneuriat, les théories correspondantes consistent jusqu'à présent à des emprunts faits aux théories de "l'économie ethnique". Il n'est pas lieu de faire ici une recension de l'ensemble de ces théories, mais un bref rappel de quelques notions est utile.

L'économie ethnique se caractérise par des modalités d'embauche particulières :

- par les emplois qui sont remplis par des co-ethniques dont la rémunération est inférieure à celle existant dans l'économie nationale ou globale, ne jouissant pas en outre de bénéfices sociaux ; en contrepartie ils améliorent leurs expertises et ils sont intégrés dans des réseaux d'entraide et de solidarité qui facilitent leur promotion vers le travail autonome,
- par son marché, constitué essentiellement d'une clientèle ethnique habitant généralement des quartiers ethniques ;
- par ses forts réseaux sociaux et économiques, que ce soit au niveau des fournisseurs qui sont du même groupe ethnique, et/ou des produits, qui sont au départ du moins du goût de la clientèle ethnique ; l'élément de confiance mutuelle est répandu dans ces réseaux.
- Elle est constituée/structurée par des travailleurs autonomes appartenant à une ethnie précise ; la langue maternelle versus la langue du pays est souvent utilisée dans le milieu du travail.

En liant le modèle de **l'économie de l'enclave ethnique**³² à d'autres phénomènes rencontrés dans des milieux urbains différents, André Langlois et Eran Razin³³ mettent au point le modèle des **niches économiques**. Les niches regroupent des entreprises aux activités économiques identiques, dont le produit final sert d'abord un marché ethnique spécial, mais ce produit peut correspondre à un créneau non-saturé du marché global et par conséquent peut connaître un fort développement. Ces niches peuvent être localisées dans le centre-ville délabré des agglomérations urbaines ou dans des quartiers ethniques. Les entrepreneurs opérant dans les niches mettent souvent à profit

³¹ Nous ne reprenons pas dans ce chapitre l'exposé des différentes définitions des phénomènes diasporiques.

³² A Portes et R.D. Manning, " L'enclave ethnique : réflexions théoriques et études de cas" in *Revue Internationale d'action communautaire* 14/54, 1985, pp. 45-60. L'économie de l'enclave ethnique cumule les caractéristiques suivantes : proximité géographique, des immigrants ayant une expertise pré-migratoire des affaires ou du travail autonome et un bassin de main-d'oeuvre de même origine ethnique.

³³ André Langlois et Eran Razin, "Self-Employment among Ethnic Minorities in Canadian Metropolitan Areas" in *Revue Canadienne des Sciences Régionales*, vol. XII, 3, 1989, pp. 335-354.

des expertises acquises dans leurs pays d'origine ; en faisant appel à des réseaux sociaux ethniques qui facilitent l'embauche de co-ethniques, le modèle des niches arrive à se reproduire à travers l'espace migratoire.

Tout en reconnaissant des vertus à ces théories, ou à l'inverse jetant un œil critique sur certains aspects précis, d'autres chercheurs rajoutent des variables qu'ils considèrent décisives dans la propension au travail autonome, comme celle de la "culture d'origine"³⁴ ou des "ressources de classe de l'immigrant"³⁵. Même si la propension à créer des entreprises est forte dans les minorités ethniques, elle n'est pas généralisable écrit Jeffrey Reitz, et il faut donner sa part à la "culture d'origine", c'est-à-dire à des caractéristiques culturelles propres à chaque groupe. Pour Helly et Le Doyen, les "ressources de classe" signifient le niveau d'éducation de l'immigrant, ses expertises et compétences, son statut pré-migratoire, la disponibilité d'un capital, sa capacité de tirer profit d'un réseau ethnique.

- Migration des compétences et reproduction des modèles des niches

L'évocation rapide de ces théories permet dans une première étape³⁶ de qualifier les situations et les faits décrits jusqu'ici. Il est certain par exemple que *Bourdj-Hammoud* a très vite, presque dès le début de l'installation des Arméniens, évolué comme une enclave économique ethnique. C'est là que les premiers ateliers de bijouteries et de chaussures sont créés et regroupés, où un bassin de main d'œuvre de même origine ethnique se forme, où un marché ethnique local s'établit, ce marché devenant par la suite un marché national et puis un marché extérieur. Par le fait de cette évolution, les deux spécialités de la bijouterie et de la fabrication de chaussures acquièrent les caractéristiques des niches économiques.

Même si les conditions économiques changent au Liban à partir des années 1960 et que de grosses unités de production de chaussures (et même de

³⁴ Jeffrey Reitz, " Ethnic Concentration in Labour Markets & their implications for inequality" pp. 135-195 in Raymond Breton, Warren Kalbach, Jeffrey Reitz (eds.), *Ethnic identity and equality*, Toronto, University of Toronto Press, 1990.

³⁵ Denise Helly et Alberte Le Doyen, op. cit., 1994. Ces auteurs mentionnent également le problème de la discrimination (dans la recherche d'un emploi) comme facteur incitatif au travail autonome.

³⁶ Le recours aux théories de l'économie ethnique est non seulement utile pour la mise en perspective et l'analyse du travail autonome à Beyrouth et à Montréal, mais aussi dans d'autres cas : par exemple pour comprendre comment d'autres Arméniens ailleurs dans la diaspora ont achevé leurs insertions économiques, le tout en tenant compte des conditions et des structures économiques propres aux milieux d'accueil, ou pour des études comparatives des insertions économiques et du travail autonome d'autres populations diasporiques.

bijouterie) modifient les structures de production ³⁷ de ces secteurs, affaiblissant la rentabilité des niches, il n'empêche que celles-ci existaient et luttent contre la concurrence par une sur-spécialisation dans le secteur des chaussures pour femmes ou des investissements dans la commercialisation de leurs produits. Les conditions et les besoins économiques changeants avaient aussi favorisé le développement d'autres secteurs artisanaux comme la mécanique et la réparation des voitures. Ce secteur, absent, on le comprend, à l'époque de l'installation des réfugiés au Liban dans les années 1920, n'était-ce les emplois de chauffeurs et de mécaniciens auprès des autorités mandataires françaises, se répand plus tard parallèlement à la pénétration des Arméniens dans la représentation et la vente des voitures et des accessoires automobiles.

Comme précisé plus haut, l'émigration des Arméniens libanais vers Montréal est la conséquence directe de la guerre libanaise ; à partir de 1980 le Liban est un des plus grands fournisseurs d'immigrants à Montréal, que ceux-ci soient d'origine arménienne ou autre. Cette migration humaine est aussi une migration de compétences. Or si certaines compétences pré-migratoires ne sont pas immédiatement valorisées au Québec³⁸, celles relevant de ce qu'on a appelé les métiers traditionnels arméniens le sont ou plus exactement ne nécessitent pas des examens et des tests de conformité aux règlements québécois ; par contre si la conjoncture économique à l'arrivée de l'immigrant est à la récession, la discrimination ambiante devient un handicap difficile à franchir. L'enquête menée sur le terrain montréalais établit que le travail autonome a très vite constitué une porte de sortie des emplois salariés, et les différentes raisons invoquées ont été fournies plus haut. Il faut tout aussi vite ajouter que les niches économiques présentes à Beyrouth se sont aussi partiellement reformées à Montréal et cela permet répétons-le une double réflexion : d'abord au niveau des deux communautés et ensuite par la problématique plus large évoquée au début de ce texte.

Les niches reproduites à Montréal sont celles de la bijouterie et de la branche de l'automobile. Tout se passe comme s'il y avait eu convergence entre les structures et les demandes de l'économie montréalaise locale et les expertises arméniennes dans les branches de la bijouterie (vente et manufacture) et de l'automobile (avec toutes les sous-activités annexes), mais non de la chaussure. Le Conseil Commercial Canadien Arménien (CCCA),

³⁷ La main d'oeuvre de ces nouvelles unités de production comprenait souvent une forte proportion de travailleurs arméniens, comme dans l'exemple de l'usine "Red Shoe".

³⁸ Les professions libérales et certains métiers nécessitent des examens d'aptitude exigés soit par la législation québécoise, soit par des corps de métiers, des ordres professionnels ou des syndicats.

formé en 1985 à Montréal³⁹, organisme fonctionnant à l'instar d'une chambre de commerce, a mené une enquête auprès de 666 chefs d'entreprises et de professionnels arméniens en 1990, dans le but de recruter des membres. Sur près de 80 types d'entreprises répertoriées, les secteurs de l'automobile et de la bijouterie comprenaient respectivement 87 et 79 entreprises. D'autre part une étude du Ministère de l'Industrie, du Commerce et de la Technologie du Québec (1993) rapportant les résultats d'une enquête faite auprès de 157 entreprises du secteur de la bijouterie et de l'orfèvrerie donnait des indications sur l'origine ethnique des propriétaires, et précisait qu'un bon pourcentage⁴⁰ déclarait être d'origine arménienne. Ces séries de données confirment que nous avons affaire à de véritables niches.

Le secteur de l'automobile comprend des agences de vente de voitures neuves (les marques de Nissan et de Volvo), de voitures usagées, de voitures en location, de garages de toutes sortes, etc., alors que la bijouterie va de la fabrication⁴¹ à la vente, au dessin (design) et à la création de modèles, à l'importation de perles, sans parler des emplois créés par ces entreprises et remplis souvent par des Arméniens.

Ces deux niches arrivent donc à conserver leurs travailleurs de part et d'autre du champ migratoire. C'est par le réseau arménien que ces travailleurs trouvent leurs premiers emplois, souvent auprès d'un employeur arménien. Dans notre enquête, seul un bijoutier (parmi la population enquêtée) est placé par les Services de l'Immigration auprès d'un employeur bijoutier non-arménien.

À l'inverse de l'exemple beyrouthin, ces deux niches fonctionnent dès le début, entièrement pour le marché national ou global, et même pan-canadien dans le cas de la bijouterie.

En outre il est vrai que des Arméniens originaires du Liban sont à la tête de nombre de ces entreprises, mais ils ne sont pas les seuls et uniques travailleurs autonomes. Des Arméniens originaires d'Égypte, d'Istanbul et de la Syrie font partie du lot. Cette réalité doit donc être prise en considération pour la suite de l'analyse.

³⁹ Le CCCA a son équivalent à Toronto. En anglais, il est connu sous le sigle C.A.B.C. soit, Canadian Armenian Business Council.

⁴⁰ Nous n'entrons pas dans les détails des résultats donnés par la publication. Voir *La compétitivité de l'industrie québécoise de la bijouterie et de l'orfèvrerie dans un contexte nord-américain*, Gouvernement du Québec, Ministère de l'Industrie, du Commerce et de la Technologie, 1993.

⁴¹ Dans le centre-ville montréalais, l'immeuble "500 Cathcart" situé dans la rue portant le même nom, et comprenant un grand nombre d'ateliers ou de points de vente de bijoux, dont un grand nombre appartenant à des Arméniens, a des airs de ressemblance avec les ateliers se trouvant à l'étage des petits immeubles du *Souk* des bijoutiers de l'ancien centre-ville de Beyrouth.

La domination des travailleurs autonomes originaires du Liban et la variable de la "culture d'origine"

L'importance du travail autonome dans le "comportement économique" des Arméniens libanais a été établie. Cette importance gagne encore plus de poids quand on constate que le nombre des autres travailleurs autonomes repérés par l'enquête, est dispersé inégalement sur 10 pays d'origine⁴², et que seuls ceux originaires de la Syrie et de l'Égypte forment deux petits groupes, le premier de 6 chefs d'entreprise, le second de 5.

L'émergence et le maintien des niches au Liban – ce qui ne fut pas le cas en Égypte par exemple, et le fut partiellement en Syrie, surtout à Alep- a non seulement permis une transmission continue des expertises et la formation subséquente d'un bassin de main d'œuvre bien rompue aux métiers, d'où la classe des travailleurs autonomes a surgi, mais aussi la reproduction de ces niches à Montréal, quand les conditions du marché furent favorables.

Le recours au concept de la "culture d'origine", ouvre le champ à bien de considérations. Avec ce concept on peut dans un premier temps, remonter loin dans l'histoire des Arméniens – bien que les véritables considérations historiques soient laissées à la partie suivante du chapitre-. Prenons les niches montréalaises : la bijouterie, le commerce des pierres précieuses étaient connus dans les Empires ottoman et perse. La tradition continue et se transmet dans la période post-génocidaire. D'autres spécialisations anciennes et célèbres des Arméniens disparaissent soit par l'industrialisation introduite dans l'Empire ottoman à la fin du XIX^{ème} et au début du XX^{ème} siècle, soit par le génocide même. Par contre la mécanique et le secteur de l'automobile sont relativement nouveaux et datent de la période post-génocidaire. La tradition est acquise dans les orphelinats ou sur le tas, elle est retransmise et donne naissance à l'aval du champ migratoire, à la niche de Montréal.

Dans les niches de Beyrouth, la "culture d'origine" joue son rôle on l'a vu dans les secteurs de la bijouterie, de la confection, des chaussures, mais le secteur de la soie – si célèbre autrefois- disparaît. Pourtant la soie est cultivée et tissée par des moines catholiques arméniens installés dans la montagne libanaise aux XVII^{ème} et XVIII^{ème} siècles⁴³. La tradition semble être perdue ou abandonnée dans les orphelinats post-génocidaires du Liban et des autres pays du Moyen-Orient. Serait-ce dû au fait que l'industrie de la soie était déjà bien établie dans l'économie libanaise, et que son abandon découlait donc des conditions du marché libanais local ? De toutes manières, à partir des années 1935, le marché de la soie naturelle est entièrement révolutionné par la

⁴² Dont la Syrie, la Russie, la Géorgie, l'Iran, l'Égypte, l'Arménie, la Turquie (Istanbul), le Qatar, Israël et la France.

⁴³ Aïda Boudjikianian, *ibid.*, 1984.

découverte de la soie artificielle. Toujours est-il que cette grande tradition séculaire disparaît dans le paysage économique de la Grande Diaspora⁴⁴.

Il semble donc que le concept de la culture d'origine qui réfère à des compétences économiques et entrepreneuriales est sensible aux changements induits par la vie en diaspora, même si le principe du travail autonome n'en est pas altéré.

Les négociants du passé et les travailleurs autonomes du présent : les modèles économiques à l'œuvre.

Les conditions économiques de la vie en diaspora, aussi diverses soient-elles localement, donnent généralement lieu à l'émergence du travail autonome. Les théories l'affirment, les exemples empiriques le confirment : les développements de ce chapitre montrent – ne serait-ce que partiellement – la pertinence des théories et les nuances que peuvent introduire les études empiriques.

- Pour en venir néanmoins aux questionnements introduits en début de chapitre, les informations et les faits disponibles jusqu'à présent ne montrent pas de lien entre les entrepreneurs arméniens vivant et travaillant au XIX^{ème} siècle au Liban (ou plus exactement dans la province ottomane dont faisaient partie alors Beyrouth et le Liban) et les travailleurs autonomes du XX^{ème} siècle. À première vue, les patronymes ne sont pas les mêmes, les points de départ ne sont pas les mêmes, les marchés ne sont pas les mêmes. Alors que les premiers sont surtout des négociants actifs dans le marché ottoman, les seconds sont issus du monde des réfugiés et des survivants des années 1920. Le patronat arménien qui émerge aux lendemains de la seconde guerre mondiale est un petit patronat dont la force réside plus dans la maîtrise d'une compétence que dans le volume du capital investi. Même si des "entrepreneurs-financiers" prennent la relève, il reste à voir dans des recherches ultérieures si des similitudes existent comme par exemple dans les modes d'associations avec des partenaires et des capitaux non-arméniens, dans le volume des capitaux investis, les secteurs d'activités, le réinvestissement dans des projets et des structures communautaires, etc.

- L'évocation de l'exemple des fameux marchands des XVII^{ème} et XVIII^{ème} siècles doit être introduite avec beaucoup de précaution : il va de soi que le négoce international pratiqué par les marchands originaires de Nouvelle *Djoulfa*, les accords et les traités commerciaux établis avec les grandes compagnies européennes de l'époque, les caractéristiques sociales et l'étendue

⁴⁴ Les Arméniens/réfugiés installés dans la région lyonnaise en France (à Décines plus spécialement) ont par contre travaillé dans des usines de traitement de la soie pendant longtemps.

de leurs colonies dans les pays du Sud-Est asiatique, les demandes des marchés asiatique et européen de l'époque, les conditions politiques offertes par l'Empire perse, sont sans pareil dans l'histoire des Arméniens. Le monde et la situation des Arméniens au XXI^{ème} siècle ne sont pas ceux des XVII^{ème} et XVIII^{ème} siècles. Il est donc hors question de chercher à voir une réelle ressemblance avec eux ; ce dont il s'agit ici c'est de voir si la vie et l'exemple de ces hommes dans certains négoce ont laissé des traces durables dans le savoir-faire, les habitudes, et la gestion des affaires des générations qui les ont suivis.

Y-a-il aujourd'hui des Arméniens originaires du Liban pratiquant un négoce international, spécialisés dans le commerce d'un produit en particulier, et s'appuyant sur un réseau parental –ou du moins de la même ethnie arménienne- dans l'expansion et la gestion de leurs affaires? Sont-ils actifs dans la vie communautaire?

Les exemples existent mais ne sont pas bien connus, et les véritables réponses aux questions posées nécessiteraient des recherches ultérieures. Mais un exemple en particulier mérite d'être rapporté brièvement, celui de la famille Arslanian.

Originaires d'Alep, les deux frères M. et H. Arslanian émigrent au Liban dans les années 1940 et se lancent dans le commerce du diamant. Ils s'associent avec un Arménien, comme eux originaire d'Alep et installé au Liban. Bientôt un des frères s'installe en Afrique du Sud, pays producteur et fournisseur de diamants. L'affaire prenant de l'envergure, un bureau est ouvert à Anvers, centre de taille et de négoce international de diamants. La guerre du Liban éloigne la seconde génération⁴⁵ de la famille, qui s'installe en Europe. Après l'indépendance de l'Arménie, les descendants d'un des frères fondateurs investissent dans une usine de taille de diamants à *Nor Hadjen* en Arménie⁴⁶. Au début des années 2000, d'importantes mines de diamants sont découvertes dans le nord canadien et le gouvernement fédéral fait appel à des investisseurs étrangers, la tradition du travail et de la taille des diamants faisant défaut au Canada. La famille Arslanian investit dans une usine à Yellowknife en 2001, y installe une main d'œuvre originaire d'Arménie et provenant de leur propre usine de *Nor Hadjen*. Cent Arméniens sont aujourd'hui installés à Yellowknife, dont trente travaillent dans la taille du diamant.

⁴⁵ Les membres de la première génération de la famille font de nombreuses donations à des œuvres de charité au Liban et plus particulièrement au Catholicossat d'*Antélias*. Nous devons ces informations à une source proche d'un des associés des Arslanian.

⁴⁶ Tzoliné, "*Երևաթի Հայերը*" (en arm. pour les "Arméniens de Yellowknife") in *Horizon*, vol. 28, No 34 (1489), Montréal, 14 janvier 2008.

L'exemple est intéressant car il implique un réseau familial, un réseau amical, un réseau ethnique, un champ d'investissement international dans un même secteur d'activités, en l'occurrence le commerce des pierres précieuses et son extension dans des activités annexes, une relation entre le Liban et le Canada, une implication dans la vie communautaire.

Ce chapitre a permis d'exposer en détail l'émergence des travailleurs autonomes à Beyrouth et à Montréal ; on y a vu le rôle crucial des métiers traditionnels dans l'intégration économique des réfugiés à Beyrouth et le réflexe du recours au travail autonome à l'aval du champ migratoire, en l'occurrence à Montréal. L'exemple de Beyrouth et de Montréal n'est pas unique toutefois. La littérature⁴⁷ (en voir quelques titres dans la bibliographie additionnelle en annexe) fournit des exemples divers. Même si la "culture d'origine" a pu être préservée⁴⁸, elle ne le fut que dans les communautés diasporiques.

L'existence diasporique a été une variable déterminante dans le maintien et la reproduction du travail autonome ; dans un raisonnement inverse, en songeant à la survie des Arméniens au cours des situations très difficiles de leur longue histoire, attribuée, à juste titre, à l'Église et à son rôle, à la langue arménienne, à la culture, à la production artistique et littéraire, à la volonté de préserver la mémoire du passé et de s'en ressourcer, ne faudrait-il pas aussi introduire cet esprit d'entreprise- décrit tout au long du chapitre- ce ressort qui leur ont permis de reprendre pied très vite après les pires catastrophes ayant émaillé leur histoire ?

⁴⁷ Nos propres recherches au Liban et à Montréal ont découvert d'autres négociants d'envergure internationale dans le commerce des pièces précieuses, mais leurs études nécessitent l'élargissement du sujet à la diaspora entière.

⁴⁸ Elle ne le fut pas par exemple dans l'Arménie soviétisée.

Summary

Self-employment among Lebanese-Armenians: from a community tradition to a concept of Diaspora theories

The chapter deals with a rarely studied phenomenon, i.e. self-employment or entrepreneurship among Lebanese Armenians; after 1920, within only one generation, they were able to achieve their economic insertion thanks to self-employment. According to the Lebanese Industrial Census (1964), Lebanese Armenians owned 14 per cent of industrial enterprises back then. From 1964, to 1975, their situation improved further in commercial and industrial sectors. After 1975, however, the war caused massive upheaval. Along with the destruction and relocation of enterprises came the need for many to migrate to the Gulf and western countries.

What became of Lebanese Armenians who had to move to new countries and cities, especially to Montreal?

The study is developed thanks to previous field studies from Lebanon and a Montreal survey from 2000. Two historical cases and Diaspora theories on entrepreneurship are used as a conceptual framework.

By 1920, when Armenian refugees settle in Lebanon, the local industry is at its start. Armenians get their first jobs as construction workers in the city centre, while it is under construction and modernization by the French (Lebanon is then a mandated territory of France), and in the plants installed in the northern suburb of the city, near their tent cities. (See map p. 300). A few craftsmen and orphans add their forces to this newly formed proletariat; they will be among the first to engage in self-employment.

Armenians were well known for their skills in jewellery, carpentry, masonry, shoemaking, sewing and needlework, etc., in the Ottoman Empire; the survivors transmitted their know-how to the young apprentices and that is how jewellery for instance, developed rather quickly. The 1964 Lebanese industrial census shows that Armenians dominate (with their rather small workshops) the shoe and garment sectors. Family members form the bulk of the labor force. Intermediaries, leather, glue, and nail traders increase the number of the self-employed. Meanwhile, jewellery production leads to the development of precious stones' trade. Until the end of the sixties, however, this first group of self-employed Armenians consists of generally successful craftsmen or small entrepreneurs. They do not form or come from a capitalist upper middle-class. It is the second generation of entrepreneurs who - after the seventies - acquire more capitalist characteristics: they invest in developing sectors of the economy, enter in partnerships with non-Armenian

businessmen, etc. The Armenian economy ceases to have the characteristics of an ethnic economy, and a class of financially savvy entrepreneurs is born.

The Armenian migrations to Canada – and Montreal in particular – intensified between 1985, and 1995. The survey (2000) of 100 heads of families shows that 42% (41/98) are self-employed, and what is more, half of them (54%) are Lebanese-Armenians. In a short span of 10 years after their date of entry to Montreal, self-employment characterized by economic niches like jewellery, car dealerships (including all sub-sectors), and to a lesser extent, the garment industry, emerge as the real engine (reason) of the Armenians' economic integration.

The chapter provides detailed data and information about the "exit" from salaried jobs to self-employment. Contrary to what we had in Lebanon, these niches are from the start, geared towards the global economy/market, although they do hold characteristics of an ethnic economy with family/community members' employment in rather small businesses and community networks on the supply and marketing sides.

Armenians were known for their "Trade Networks", in the XVIIth and XVIIIth centuries, stretching from their communities in the Persian Empire (New Julfa) to South-Eastern Asian and European countries and cities; silk, spices and precious stones were their specialty. There is now an abundant and interesting scholarly literature about these networks (see the bibliography in the Appendix). In the XIXth century, while "Trade Networks" subsided for various reasons, there was a class of Armenian traders in Beirut, mostly specialized in the trade of wood, silk and the art of photography.

Through the explanation of some concepts like "ethnic economy", and "ethnic niches", frequently used in the Diaspora theories, Lebanon and Montreal self-employed are analyzed. The theories also support the idea that behind the economic success of Diasporan populations, there is the concept of "entrepreneurial heritage" or ethnic aptitudes (*culture d'origine*), which although susceptible to changes induced by local Diasporan conditions, refer nevertheless to sustained economic entrepreneurial behavior and expertise.

Although no direct link was found or could be established between the past centuries' traders and entrepreneurs and the contemporary ones, the chapter's conclusion however, looks at the empirical example of a family from Lebanon who engage in precious stone trade in Beirut, then expand their business to South Africa, then to Europe (with the second generation and during the Lebanese war years). They follow up by creating a diamond-

cutting plant in Armenia (after its independence), and investing in another diamond cutting plant in Yellowknife (Northern Canada) in 2001, where diamond mines were newly discovered. They bring around 100 skilled workers from their Armenian plant to work at this one.

Similar examples exist but need further studies. However, the cultural and behavioral resemblance with past traders is striking, all the more so considering that this family in particular has donated generously to Armenian churches and cultural associations in Lebanon and elsewhere....

ANNEXE

Bibliographie complémentaire

1. Aldrich Howard, et Waldinger Roger, "Ethnicity & entrepreneurship" in *Annual Review of Sociology*, vol.16, 1990, pp.111-135.
2. Aslanian Sebouh, "The circulation of men and credit: the role of the commenda and the family firm in Julfa society" in *Journal of the Economic and Social History of the Orient*, vol. 50, No 2-3, 2007, pp. 124-171.
3. Baghdiantz Mc Cabe Ina, *The Shah's silk for Europe's silver. The Eurasian trade of the Julfa Armenians in Safavid Iran and India (1530-1750)*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 1999, 414 pages.
4. Baghdiantz Mc Cabe Ina, "La diaspora marchande arménienne de la Nouvelle-Djoulfa et sa fonction dans l'État séfévide: un modèle théorique à revisiter" pp. 77-84 in Michel Bruneau, Ioannis Hassiotis, Martine Hovannessian et Claire Mouradian (éds.), *Arméniens et Grecs en diaspora: approches comparatives*, Actes du colloque européen et international à l'École française d'Athènes, Athènes, 2007, 615 pages.
5. Der-Martirosian Claudia, *Iranian immigrants In Los Angeles, the role of networks and economic integration*, New York, LFB Scholarly Publishing LLC, 2008, 164 pages.
6. Herzig Edmund, "The rise of the Julfa merchants in the late sixteenth century", pp. 305-322 in Charles Melville, ed., *Safavid Persia*, London and New York, Tauris, 1996, 426 p.
7. Light Ivan, Sabagh Georges, Bozorgmehr Mehdi, Der Martirosian Claudia, "Los Angeles: l'économie ethnique iranienne", in *Revue Européenne des Migrations Internationales*, vol. 8, No 1, 1992, pp. 155-169.
8. Waldinger Roger, "The making of an immigrant niche", in *International Migration Review*, vol. 28, No 1, 1994, pp. 3-30.

Tableaux

Tableau 1 Pays et lieux de naissance de la population sondée.

Pays de naissance	Fréquences	Pourcentages
Liban	31	31%
Égypte	24	24%
Syrie	18	18%
Turquie (Istanbul)	7	7%
Iran	4	4%
Israël/Palestine (1)	4	4%
URSS (Arménie exceptée)(2)	3	3%
Canada (Montréal)	3	3%
Arménie	2	2%
Autres	4	4%
Total	100	100%

- (1) Un immigrant est né en Terre Sainte avant la date de la création de l'État d'Israël.
- (2) Les lieux de naissance étant disparates et hors du territoire de la République russe actuelle, nous les avons réunis sous le sigle de l'URSS, entité politico-géographique alors en vigueur.

Tableau 2 Distribution des emplois par secteurs d'activités pour l'ensemble de la population enquêtée. N = 98

Emplois	Fréquences	Pourcentages
Employés dans le secteur tertiaire	25	26%
Employés dans le secteur secondaire	11	11%
Membres de professions libérales	3	3%
Travailleurs autonomes	41	42%
Retraités	16	16%
Chômeurs	2	2%
Total	98	100%

Extrait du questionnaire : sections se rapportant à l'insertion économique.

Insertion économique

1) Quelle est votre formation professionnelle ou générale? _____

2) Quels sont vos diplômes? _____

3) Quels sont vos lieux d'études _____

4) Quel est votre emploi actuel? _____

5) Comment avez-vous obtenu votre emploi actuel? _____

6) Quels (combien) emplois avez-vous obtenu depuis votre arrivée? _____

6-1) 1^{er} emploi _____

6-1a) comment avez-vous obtenu cet emploi? _____

6-2) 2^{ème} emploi? _____

6-2 a) comment avez-vous obtenu cet emploi? _____

6-3) 3^{ème} emploi? _____

6-3a) comment avez-vous obtenu cet emploi? _____

7) Quel était votre emploi dans votre pays d'origine? _____

7-1) Avez-vous exercé plusieurs emplois dans votre pays d'origine? _____

7-1 a) Spécifiez _____

8) Quel était le métier de votre père? _____

Travailleur autonome

9) Quel est votre secteur d'activités? _____

10) Quelle est la date de création de votre entreprise? _____

10-1) Où est située votre entreprise? _____

10-1a) Quelle est la (les) raison(s) de cette localisation? _____

11) Comment avez-vous financé votre entreprise? _____

12) Avez-vous une main d'oeuvre arménienne? _____

12-1) Quel est leur nombre? _____

12-2) Quel est le total de votre personnel? _____

12-3) Comment avez-vous recruté votre main d'oeuvre arménienne? _____

13) Quelle est la (les) raison(s) de création de votre entreprise? _____

13-1) Est-ce que le type d'entreprise créé correspond à votre formation professionnelle ou générale? _____

14) Avez-vous des fournisseurs arméniens? _____

14-1) D'où viennent vos fournisseurs? _____

14-2) Avez-vous des clients arméniens? _____

14-3) D'où viennent vos clients? _____
